

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiency visuelle et le studio
typographies.fr

UN ARDENT DÉSIR DE PEINDRE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

L'Enfant trouvée

LOUIS MERCADIÉ

UN ARDENT DÉSIR DE PEINDRE

Roman



© Centre France Livres SAS, 2025.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0810-4

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*« L'art est beau quand la main,
la tête et le cœur travaillent en-
semble. »*

John Ruskin,
The two paths II, 1866.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

Les personnages et les situations de ce récit sont purement fictifs, excepté certaines personnalités évoquées qui ont marqué leur époque.

Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé serait entièrement fortuite et indépendante de la volonté de l'auteur.

PREMIÈRE PARTIE

1

Florine, petite fille de six ans, vivait chez ses parents, Blaise et Marguerite Aubuzac, dans leur ferme accrochée aux pentes du Gévaudan. Espiègle, toujours souriante, elle faisait claquer ses sabots dans la cour qui jouxtait la maison. Chaque jour, comme dans toutes les fermes, les enfants devaient s'occuper d'une multitude de corvées. Mais la petite, toute à sa tâche, rêvait cependant, sensible à la beauté de la nature, aux saisons, aux odeurs des champs. Elle chantait à longueur de journée. Très vite, elle s'était découvert un intérêt particulier pour les couleurs, et cela grâce à sa grand-mère qui, la veille du dimanche de Quasimodo, colorait des

œufs durs au moyen de décoctions de plantes. Il s'agissait en fait d'une tradition fort ancienne. Les enfants se rendaient dans un pré en pente pour faire rouler ces œufs dans l'herbe. Il était aisé de les repérer grâce à leurs teintes, et l'on mesurait alors la distance parcourue. Lorsque la coquille était cassée, les enfants les mangeaient. Cette tradition, fixée le dimanche après Pâques, que l'on appelait « Pâques closes » ou « Quasimodo », rassemblait la jeunesse du village. C'est ainsi que la petite Florine apprit comment obtenir des pigments. Bien sûr, chacun imaginait toutes les astuces possibles pour parvenir à découvrir la teinte inédite. Les pelures d'oignon donnaient le rouge orangé, alors que les fanes d'orties fournissaient une douce couleur vert clair. Le broyage de noix vertes délivrait des nuances très variables allant du marron

clair au marron foncé. Les jus de betterave, de poireau, d'épinard, de carotte ou de chélidoine apportaient d'autres coloris complémentaires. Et tout cela sans compter les pivoines, les iris violets et autres multitudes de fleurs. Sa grand-mère lui avait également appris à confectionner de petits pinceaux avec du poil de chèvre, de chat ou de chien, ou encore en utilisant des plumes.

Au fil des ans, sa passion pour les couleurs se développa. Elle se mit à peindre sur du bois, des pierres, décorant même les portes des buffets ou des armoires de la maison. Elle faisait cela en fredonnant. Son imagination galopait et trouvait dans la glaise colorée des talus, dans le noir de fumée ou le sang de poulet, des variantes originales. Ses parents ne disaient rien dès l'instant où les travaux demandés étaient exécutés, mais n'en appréciaient pas

pour autant son jeune talent. Souvent, autour d'elle, des paroles peu encourageantes surgissaient :

— C'est du temps perdu, ma fille, apprends plutôt à coudre et à ravauder, lui rabâchait sa mère, une femme à l'air revêche.

— Oui ! Ta mère à raison. Ça te mènera à quoi, ces bêtises ? renchérisait son père. Les oiseaux ou les fleurs que tu dessines sont bien plus jolis à l'air libre. Va curer l'étable et balayer la cour, au moins ce sera utile !

Florine n'écoutait plus ces remarques, qui toutefois la blessaient. Elle aurait souhaité un peu de compréhension de ses parents, un peu d'affection aussi, surtout de sa mère. Elle aurait tant aimé qu'elle la prenne dans ses bras, mais à présent que l'enfant grandissait, elle ne le faisait plus et son caractère froid et dénué de sensibilité, son humeur pec-

cante reprenaient souvent le dessus. Pourtant, cela aurait été si bon pour la gamine qu'elle le fasse au moins de temps en temps, et que sa tête puisse se coucher sur son épaule. Fillette isolée de cette douceur maternelle dont elle avait besoin, elle ne trouvait de consolation affective qu'auprès de sa grand-mère, qui lui donnait tout son amour. Petite, elle la prenait sur ses genoux et lui chantait des comptines. Elle la serrait contre elle et lui donnait sa tendresse. Le soir, c'était encore elle qui lui souhaitait un bon sommeil en l'embrassant. La fillette passait alors ses bras autour de son cou et ne voulait plus la quitter.

En grandissant, Florine aidait de son mieux, tant aux travaux ménagers qu'à confectionner des gelées ou des confitures. Elle guettait d'un air gourmet les larmes de sirop épais qui parfois glis-

saient le long du pot de terre. Alors, elle les interceptait du bout du doigt, qu'elle tétait avec bonheur. En de trop rares moments, après les petites tâches qu'elle effectuait, elle s'évadait vers ses dessins de fleurs ou d'oiseaux, s'éparpillant dans un monde de liberté. Très fière, elle les montrait en cachette à son aïeule. Toutes les deux s'entendaient comme larrons en foire et profitaient des petites parcelles de vie qui s'offraient. Leurs dialogues, leur connivence, fréquemment émaillés de petits sourires, échappaient aux autres.

Florine avait hérité des yeux violets de sa grand-mère paternelle et de son père, désormais marque de fabrique familiale.

— Tu sais, ma pitchoune, lui avait-elle dit, c'est moi qui ai choisi ton prénom. À ta naissance, quand j'ai vu tes yeux, si semblables aux miens, de beaux iris fleurissaient dans le jardin. Tu es née

avec eux, il te fallait un prénom qui s'apparente à ces fleurs.

— Je l'adore, grand-mère ! Je vous remercie d'avoir trouvé ce prénom pour moi.

*
**

Florine n'avait pas huit ans que déjà elle assumait avec sérieux une fonction de bergère. Son père l'avait bien guidée dans cette voie. D'ailleurs, elle aimait cette liberté auprès de ses animaux. Elle engageait volontiers son troupeau dans les chemins bordés de haies couvertes de boules rouges où, l'hiver, les baies criblaient la neige comme des perles. Pour ses propres besoins, elle récoltait les fruits des églantiers. Au moyen d'une aiguille, la fillette les perçait, y passait un fil de chanvre et créait ainsi des colliers au coût inestimable, celui de la